



LES PAYSANS, BÂTISSEURS DU GRAND PAYS



Le Vigneron : Mistral et Thibon pour la Provence. Pourrat en Auvergne. Les grands auteurs des terroirs de France se rejoignent donc : l'avenir d'un pays est profondément lié à sa vie paysanne.



Le Moine : Oui, et pour l'écrivain auvergnat, les paysans sont les bâtisseurs de nos terroirs et du grand pays :



Se le rappelle-t-on ? Adam, avec sa bêche, avait été placé dans le jardin afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât.

Ainsi, dans l'Eden même, la vie ne pouvait aller sans la peine et sans le courage ! Il fallait cultiver et garder. Et après la chute, Dieu fait obligation à l'homme de cultiver la terre, lui disant qu'il ne mangera son pain qu'à la sueur de son front. Telle est la loi première : la loi de l'effort. Les vieux pères, eux, ont vu dans le travail de la terre l'occupation la plus naturelle et la plus sainte, comme la seule directement ordonnée de la bouche de Dieu. Ils l'ont regardé comme la carrière de l'homme.

Sous la bise assombrie d'arrière-saison qui entraîne les feuilles déchirées du noyer parmi celles toutes brunies du frêne, ou sous le vent de mars, fait de lumière, qui vient à grande haleine par le bleu de l'espace, toujours les paysans ont travaillé à plein corps. Du matin qui fume tout rose dans les fonds de la rivière, jusqu'au soir quand il fait lune blanche sur la côte, au-dessus du gros vieux tilleul, ils ont suivi, temps par temps, toutes les besognes. Ils ont remué les sablons et la glaise, épierré, drainé, fossoyé ; ils ont aplani et versé les champs, planté les vergers et les vignes. Et en bâtissant le pays, ils se sont bâtis eux-mêmes. Ils sont devenus ces hommes

qui ne savent qu'une chose : le bon courage. C'est le goût de prendre de la peine, d'abord : le goût de travailler sans faire état de son travail, et malgré les longueurs, les fatigues, les catastrophes, toujours et quand même regarder de l'avant.

Se donner au labeur, voilà ce dont le laboureur a fait sa loi. Beaucoup apprend qui bien connaît la peine. L'homme doit faire sans cesse par le travail ses muscles, son courage, son intelligence. S'ils ne les fait pas, il se défait. L'effort reste la condition de la vie ; la difficulté son climat. Or, avec ses moyens de s'éclairer, de se chauffer, de voyager, qui suppriment la nuit, les saisons, les distances, avec sa technique et son argent qui peuvent tout, la civilisation moderne semble faite pour établir le règne de la facilité. Précisément, est-ce qu'elle ne démolit pas l'homme ? N'a-t-il pas senti aujourd'hui que même au prix de la mort il lui faut inventer un héroïsme s'il ne veut pas que la veulerie et la jouissance le pourrissent ?

Mais l'effort n'est bon que quand il est le contraire d'une inquiétude ou d'une frénésie. L'effort au service de la terre, le lent labourage, pénible et tranquille, devient lui, une entente avec la création. Là est, meilleure que tout, la certitude. Manquera-t-elle jamais, la terre ? Manquera-t-il, ce travail accordé aux saisons, à l'ordre de vie : semer le blé avant les pluies, tailler la vigne après les froidures, et plus tard ébourgeonner, épamprer, ou moissonner, déchaumer, semer de nouveau ? Le matin dans l'air encore un peu brumeux, qui n'a passé qu'au-dessus des bois aux feuilles toutes lavées et des prés de grandes herbes et de marguerites, c'est bon de se jeter à l'ouvrage, parce qu'il y a tant à faire toujours, des pommiers à greffer aux sapins à abattre, du fumier à charroyer dans les terres à la meule à élever derrière la grange.

Cet accord avec l'univers. Cette santé, alors qu'aux midis de juillet on respire l'odeur des champs de seigle chauffés de soleil ; et, avec ses tertres de fougères et ses prés ras sous les merisiers qui brillent, toute la montagne a le même grand parfum de pain chaud dans cette fraîcheur immense. **Cette confiance parce qu'on sait que sans cesse les sèves et le sang font leur travail sous mains, que chaque année le blé montera en épis, que toujours le printemps reviendra dans sa force.**

Aux champs, l'homme a appris que la plaie de l'écorce se cicatrise et se referme ; que l'arbre mutilé pousse des branches pour reprendre son poil ; qu'il y a dans l'être secret des végétaux ou des animaux un esprit plein de ruses, de retours, de ressources, qui leur fait tourner toutes les difficultés pour maintenir leur être. Il suffit de l'eau intérieure et il suffit de la lumière. Quand le tronc ruisselant de dégel semble n'être plus qu'une bûche, il suffit du rayon pour que de ce bois noir et détrempe le bourgeon s'ouvre et pousse, se déplie.

Les pieds dans l'herbe, sous ses châtaigniers ou ses pommiers l'homme de l'effort et de la peine est devenu aussi l'homme de la confiance. Et c'est pour cela, parce que roule dans son sang cette confiance et ce goût de l'effort, qu'il est vraiment l'enfant de la mère bonne et sûre, un fils de la terre, un paysan.

Car il y a cela devant nous : cette terre, ces montagnes avec leurs lacs, leurs cascades, ces plaines parcourues de leurs fleuves, les moissons où la caille chante, les prés dont le foin ploie sous le vent avec ses fleurs jaunes, les berges pleines d'arbres, les endroits de buissons et de bruyère, et tout, depuis la bête à bon Dieu qui grimpe au brin d'herbe jusqu'aux hirondelles qui filent en coupant l'air de leurs cris, là-haut, dans le bleu du grand beau temps. **Cela, n'est-ce pas déjà le don splendide fait à l'homme, à qui le Créateur donne tout pouvoir sur toutes les créatures ? Et le secret, n'est-ce pas de s'appuyer d'abord sur cela : de prendre les choses selon le don de Dieu, pour les faire plus vivantes un jour sous le soleil ?**

Ainsi de ces cantons d'Auvergne : ceux qui sont plats et dont la glèbe noire ou pourpre attend le froment, la betterave, la lentille ; ceux qui sont tout en buttes propres à être mises en escaliers et transformées en vignobles ; ceux dont on fera des pâturages à moutons, ceux où l'on élèvera les vaches ; ceux de la grande herbe et du frêne, ceux des étangs et des pépinières, ceux des bois aux essences d'ombre, le sapin, le bouleau, le fayard : chacun n'a-t-il pas été aménagé selon ce qu'il semblait demander ? Et tous, ils ont besoin les uns des autres ; ils se complètent les uns les autres, et sous un même ciel prennent la vie de même.

Une province, c'est une terre, donnée à l'homme pour qu'il l'aménage en terroirs. Pour qu'avec la charrue, l'outil et la machine, en y prenant les choses telles qu'elles sont et en les faisant telles qu'il faut qu'elles soient, il y apprenne à y humaniser tout et à se faire lui-même plus

homme. De ces terroirs liés les uns aux autres il a bâti une province où s'élaborent solidement certaines façons de sentir et pareillement, de ces provinces liées les unes aux autres, il rebâtira le grand pays.

Henri POURRAT.



Le Moine : Enfin, je voudrais souligner avec Delavouët, grand poète provençal contemporain, **une dernière leçon de sagesse** que nous offrent les vigneron sans même y prendre garde. A l'heure du développement prodigieux des moyens de transport et des progrès encore plus vertigineux des instruments de communication, tout devient apparemment possible dans le domaine de l'extension quantitative des connaissances et du savoir. Mais l'homme moderne jeté hors de son centre par cette force centrifuge de plus en plus rapide ne trouve plus les sources d'eaux vives capables de rassasier sa soif.

Ce que j'ai découvert chez nos vigneron, c'est cet enracinement profond en un lieu, qui leur permet de vraiment comprendre le monde en profondeur. Chaque rocher, chaque pli de terrain, chaque arbre, chacune des tuiles de leurs cabanons, tous les courants d'air locaux, les endroits secs et les lieux plus humides, les sources cachées et celles plus visibles, les habitudes des animaux qui peuplent leurs champs et leurs forêts...rien ne leur échappe de ce petit coin de terre qu'ils possèdent à fond et qui vit dans leur cœur avec toutes les histoires du pays qui y sont attachées depuis des générations. La limite de leurs horizons superficiels leur ouvre des horizons en profondeur. Quand on les entend raconter leur pays et leurs histoires, on voit briller dans leurs yeux une flamme vive : on devine qu'ils ont au fond du cœur une source cachée.



Le Vigneron : Et vous, les moines, vous avez avec nous cette affinité, puisque vous faites vœu de stabilité. Vous nous avez expliqué que, par ce vœu, vous vous engagez à vivre toute votre vie dans ce monastère que vous avez choisi. Pour vous, c'est un moyen de pousser de profondes racines et de produire du fruit en surabondance qualitative. Et le fruit que vous désirez produire, nous le savons, c'est la Charité !

Enfin, c'est très semblable à ce qui se passe pour la vigne : les racines traçantes, celles qui cherchent l'extension dans les horizons superficiels des sols ne sont pas d'un grand intérêt. On cherche même à les faire disparaître au profit de celles qui plongent en profondeur. Ces dernières apportent tout l'effet terroir, cette richesse d'expression unique qui donne à un vin son identité inimitable.



Le Moine : Oui, c'est bien le propos du vieux Gransois, Max-Philippe Delavouët (1920-1990) qui, de Grans, au sud des Alpilles et en bord de Crau écrivait en Provençal et traduisait lui-même en français. (Nous le citons tel qu'il était présenté dans le 4^o numéro de Racines, édité au Barroux par l'Atelier de la Sainte Espérance en 1994).